

## Prologue

Ferney, lundi 2 février 1767

La tête inclinée sous la dentelle qui borde son bonnet, la crémière regroupe les achats sur un large papier gris étalé devant elle. Elle en replie habilement les bords en forme de cornet, pointu à la base, évasé ensuite, dont elle rabat solidement le dessus. Debout derrière son comptoir, elle se hâte, sourit, bavarde aimablement cependant que ses mains rondes s'affairent sans discontinuer. Ce matin, la boutique ne désemplit pas et elle a fort à faire. Derrière le petit garçon, la file ne cesse de s'allonger : d'abord trois femmes, l'une d'entre elles avec un nourrisson endormi dans les bras, puis une grand-mère, tremblante, courbée sur un solide bâton qui semble la tenir debout et, enfin, une toute jeune fille qui vient juste d'entrer, les joues rougies par la froidure du dehors. Ici, à l'intérieur, il fait bon ; un petit fourneau noir installé depuis le début de l'hiver donne une bonne tiédeur, juste ce qu'il faut pour ne pas gâter la mar-

chandise et apprécier quelques minutes de bien-être lorsque l'on arrive de la rue.

Les bras tendus, l'enfant attrape le paquet :

— Je t'ai donné mes pièces, hein, Marielle ? Tu les as ? fait-il en plissant les yeux.

La crémillère lui adresse un regard plein de douceur :

— Oui mon tout beau ! Va donc ! Et ne manque point de dire mon bonjour à ta maman ! Et puis fais attention, j'ai mis les œufs dessus ! Prends garde à ne les point casser !

Déjà en route vers la porte, il se retourne à demi, enjoué, charmant :

— C'est que nous sommes jour de chandeleur ce jour d'hui, il ne s'agit point de casser les œufs si nous voulons des crêpes ce soir !

Puis il sort, faisant tinter la clochette de l'entrée.

— Qui est donc celui-ci ? Je ne les connais plus maintenant, questionne la vieille dès qu'il est dehors, en tendant le cou vers Marielle.

La femme qui tient son bébé se tourne vers elle dans un mouvement si vif que, contre elle, le petit sursaute et grogne, puis se rendort aussi vite en suçant bruyamment son poing fermé.

— Comment, mère Paicquat, vous ne le connaissez point ? Il ressemble pourtant assez à sa mère !

— Je ne connais plus le monde, laisse tomber sombrement la vieille. C'est que mes yeux me trahissent. Je

vois tout juste les gens, maintenant ! Des grands, des petits, voilà tout... Quant à leur mettre une figure, vois-tu Adeline, il vient un âge où les autres n'ont plus de visage... Juste un ovale de brume, et encore... Toi, je connais ta voix depuis longtemps et l'on m'a dit que ton petit est né, je l'ai entendu pleurnicher. Sinon...

Occupée à couper au fil un marc\* de beurre, Marielle, sans lever les yeux, précise :

— Pour en revenir au petit, c'est celui de Jeanne-Catherine et de Jean-Jacques ! C'est François-Marie Sambin !

La vieille dame a un mouvement de dénégation.

— Connais point ce monde-là ! Qui donc dis-tu, Marielle ?

Mais Marielle est toujours occupée à couper la motte de beurre, bien droit, sans à-coups, sans quoi la pratique est rapidement mécontente. Alors derrière elle, tout au bout de la file, la jeune fille se hâte de répondre :

— Jeanne-Catherine ? C'est notre maîtresse d'atelier. Elle est douce et gentille. Point de fouet ni de menaces avec elle. Il ne lui suffit que de parler !

Péniblement, un pied après l'autre, la mère Paicquat fait demi-tour. Son lourd jupon de laine noire, raide de crasse, frotte le plancher avec un bruit maladroit de balai empesé.

— Qui es-tu, toi ? fait-elle sous le nez de la petite qui recule d'un pas.

— Je suis Anne Couperet, fille de Guillaume. Nous

habitons quatre maisons plus loin que la vôtre en montant la rue de Versoix.

— Ah ! C'est donc chez vous que les chiens aboient toute la sainte journée ?

Marielle a détaillé son marc de beurre. Elle se redresse, les mains sur les hanches et se hâte d'intervenir. La vieille femme est si bourrue parfois qu'elle n'a pas sa pareille pour faire fuir la pratique. Ce n'est pas bon pour le commerce.

— Allons, allons, mère Paicquat, elle était à vous parler de Jeanne-Catherine, la mère de ce petit qui était là tout à l'heure. C'est elle la maîtresse de l'atelier de monsieur Voltaire. Elle y fait travailler la laine. C'est bien cela, Anne ?

— Oui, souffle la jeune fille intimidée. Et elle, elle tient le métier. Elle est tisserande. La laine que nous travaillons, elle en fait des étoffes.

— Quant au garçon, poursuit Marielle, c'est un brave enfant, bien élevé, poli et doux. On dit même qu'il sait lire et compter. Ecrire de même, bien sûr. Il se nomme François-Marie pour ce que monsieur Voltaire est son parrain.

— Et pour ce qui est de lire et d'écrire, Jeanne-Catherine nous apprend, à son école du soir, lance Anne sans regarder personne, d'un seul jet, à la manière des timides. Puis elle ajoute : moi je lis déjà les grosses lettres et je sais signer mon nom !

La mère Paicquat laisse passer quelques instants, le

temps pour elle de tourner cette nouvelle dans sa tête afin de bien l'assimiler. Puis levant le menton à la manière d'une pie qui vient de faire une trouvaille et jaccasse bien haut afin que nul n'en ignore, elle lance, la voix coupante :

— Fi ! Apprendre à lire ? Voilà bien une affaire qui n'est point pour nous autres femmes du bourg ! Les enfants, n'en parlons point ! Il faut laisser cela aux hommes, aux riches, à la noblesse ! Mais nous ! M'est avis qu'il ne convient point de savoir lire. C'est malséant. Tout le savoir d'une femme doit être à cuire son pot et étriller la terre battue de sa cuisine à grands coups de balai de genêts. Lire ? Laissez donc cela ! Ne vous avisez point d'y regarder, c'est affaire du diable ! N'avez-vous point entendu le curé de Moens, lors de son dernier prêche ? Il dit que les livres montent à la tête et donnent de mauvaises pensées ! Celles qui savent lire deviendront des créatures, je vous le dis !

Sitôt qu'il est sorti, François-Marie reprend son jeu : il estime la distance qui le sépare de la prochaine maison, de la place ou bien de la borne-fontaine, parie pour lui seul puis compte ses pas dans l'espoir d'avoir bien évalué. Agacé et furieux contre lui-même lorsqu'il perd, il n'a de cesse de s'entraîner pour s'améliorer. Pour rien. Sans autre raison que le plaisir de jouer. Cette fois, sa cible est la grosse maison de notaires qui fait l'angle de la rue du Bijou et de la Grande-Rue, trois bâtisses

plus loin. Son cornet de papier serré précautionneusement contre sa poitrine, il s'arrête. Il réfléchit et compte de tête. A petits pas ou à grands pas ? Disons trente pour la première et la dernière maison. Vingt-cinq pour celle du milieu qui est un peu moins cossue. Quatre-vingt-cinq pas moyens, à allure de promeneur. Debout, droit comme un i, il dit tout haut pour lui seul avant de se remettre en marche :

— Quatre-vingt-cinq pas moyens !

Et il démarre, comptant au fur et à mesure qu'il s'avance. Ses souliers de cuir couinent à chaque enjambée, on dirait deux souris géantes qui s'affrontent.

— J'entends grincer tes souliers, il te les faut graisser faute de quoi le cuir va s'abîmer, lui a dit son père pas plus tard qu'hier, alors qu'ils allaient ensemble jusqu'au château prendre les ordres pour la semaine.

Treize, quatorze, quinze, il ne faut point songer à autre chose, sinon l'on perd son compte. Ou alors, penser à voix basse, loin à l'intérieur de sa tête, tout au fond des pensées et compter à voix haute. Dix neuf, vingt. Ça ira bien jusqu'à trente pour la première façade. Comme prévu.

Aller au château avec son père chaque dimanche est un bonheur. On traverse le parc, parfois Jean-Jacques l'emmène jusqu'à la carpière où les poissons lents, plus grands que son avant-bras, tournent sans fin en ouvrant leurs gueules rondes. Ensuite, on entre par les com-

muns. Aux cuisines, Barbara lui sert un chocolat. Souvent, elle a pour lui, sur une assiette, une part de gâteau qu'elle a gardée.

Trente-deux, trente-trois, la façade est plus longue que prévu. Aurait-il vu trop juste ?

Ensuite, l'on passe au salon. Voltaire, tassé dans son fauteuil à haut dossier lui fait un peu peur. Il ressemble au vieux grigou dans ce conte que lui racontait Jeanne-Catherine quand il était plus petit. Quand il ne savait pas encore lire. Alors, sans montrer sa crainte, il regarde droit devant lui, s'approche bravement. Chaque dimanche, il lui faut embrasser Voltaire et respirer son âcre odeur de vieillard puis répondre à des questions, toujours les mêmes.

— Comment vas-tu mon petit ?

— Je vais bien mon parrain, je vous remercie.

— Es-tu toujours sage ? Sais-tu bien lire ? Ne dis-tu point trop souvent les salamalecs des gueux ?

A chaque fois, un peu au hasard, il répond bravement :

— Oui, mon parrain.

Il sait maintenant. Les salamalecs des gueux sont les prières. Voltaire déteste cela.

— Bien, bien tout cela, grince le vieux grigou en riant tout seul. A ce train, vous en ferez un homme, Jean-Jacques, croyez-moi !

Quarante-neuf, cinquante, cinquante et un... Une pierre roule à ses pieds, tombée d'il ne sait où. Cinquante-huit, cinquante-neuf, soixante. Une autre pierre puis une autre immédiatement après, comme en rafale. Il sent la peur le saisir. Il y a, dit-on à Ferney, une bande de garçons qui s'amuse à faire des misères aux passants. Mais il ne voit personne. Puis une nouvelle pierre. Elle le frappe par surprise au plein milieu du dos et lui coupe le souffle un instant. Pour se donner du courage il se met à compter à pleine voix. Soixante-quatre, soixante-cinq, soixante-six, clame-t-il tout en continuant d'avancer. Il a déjà commencé de longer la troisième façade. Il y est presque. Mais il a soudain si peur que son pas se dérègle. Il lui semble qu'il fait maintenant de grands pas rapides. Son pari sera perdu. Soixante-neuf, septante, septante et un, septante-deux. Pan ! Une pierre derrière l'épaule ! La douleur irradie jusque dans son coude. Des larmes lui brouillent la vue. Septante-cinq, septante...

— Alors, c'est donc vrai que tu sais compter ou bien si tu cries des calembredaines dans la rue ?

Ils sont trois. Grands. Surgis brusquement du coin de la maison des notaires. Les voilà plantés à un pas de lui. Malgré lui, sa bouche articule un septante-sept tenu comme un souffle et qui, tout de suite, s'éteint de lui-même. Très vite, François-Marie se retourne : les pierres qu'il a reçues venaient de derrière. Il y en a donc d'autres. Où sont-ils ?

— Ils arrivent, fait le plus âgé, répondant à propos à sa question muette.

François-Marie sans un mot détaille son interlocuteur : une casquette à oreilles, un court gilet sans manches doublé de mouton sur une blouse de paysan, d'un bleu passé, une culotte de velours élimé, trop grande pour lui et qui a dû appartenir à son père. Le garçon ne porte pas de bas. Ses mollets sont violacés et ses pieds reposent dans des sabots remplis de paille. Et, comme si pareil détail pouvait le sortir d'affaire, François-Marie remarque le sabot gauche fendu, sur toute sa longueur sans doute, se dit-il, repris de manière incongrue à cet instant par sa manie des estimations. Il n'ose se pencher pour y regarder mieux.

— Ah ouiche ! lance encore l'autre, narquois, nous les pauvres, on est guenillés de la façon ! Regarde, mon frère de même !

— On n'est point les filleuls de Voltaire, nous autres, renchérit le second.

François-Marie retient mal un sanglot qui éclate d'un coup, morve et larmes en cascade.

— Pis, reprend le plus grand, celui qui a parlé le premier, on sait recevoir des pierres sans couiner comme un mignard ! Tu ne sais même point pourquoi tu pleures, marmot ! Vas-tu cesser, dis ?

Celui-ci parle avec assurance. Il doit être le chef. Une ombre de moustache épaissit sa lèvre supérieure. Il se tient debout avec la tranquille arrogance du vainqueur.